

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les lettres de François Guizot et de Dorothée de Benckendorf, princesse de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

## 126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

### Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

### Présentation

Date1838-09-05

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe vous annonçai point de lettres aujourd'hui et vous en aurez une longue.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°158/188-189

### Information générales

LangueFrançais

Cote

- 373-374, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle),

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

126. Paris le 5 Septembre 1838

Je vous annonçais point de lettres aujourd'hui et vous en aurez au contraire une longue. Par deux raisons. La première que je ne crois pas que le temps me permette d'aller à Versailles. La seconde : parce que je viens de recevoir de votre part. Vous m'envoyez à Baden bien lestement. Vous oubliez tout. Vous oubliez donc que je ne puis pas bouger, qu'officiellement au moins cela est établi, que je viens encore de l'écrire à mon frère, que tout le passé aurait l'air d'une comédie si je faisais ce voyage. Vous oubliez qu'une fois hors de France je n'y rentrerai pas. Vous savez cela parfaitement, vous me l'avez dit vous même cent fois. Et vous m'envoyez à Baden !

Vous êtes ennuyée de moi et vous voulez vous en débarrasser. Je le conçois un peu, je ne le conçois pas tout-à-fait. Je ne suis pas tout ce que je vous ai semblé être au commencement. Vous vous êtes mépris sur mon caractère. Vous ne pensiez pas qu'il fût si mobile, et si vous y regardiez bien cependant, est-il si mobile ! Le fond de mon cœur c'est de la douleur, une douleur éternelle. Une douleur qui a été couverte par l'étonnement, la joie de vous avoir trouvé. Le premier de ces sentiments, le temps l'efface actuellement. Le second dure, mais plus tranquille, parce qu'il est plus établi. Il y a donc dans mon cœur, ma douleur et vous. Voilà la vérité, voilà ce que je sens qui est la vérité aujourd'hui. Je ne sais ce que peut le temps. Jusqu'ici Il ne m'a été d'aucun secours. Ma situation depuis que je vous connais s'est empirée. Vous connaissez toutes les pensées toutes les tracasseries qu'on me fait éprouver. Il est impossible que mon humeur ne s'en ressente pas. J'ai l'esprit agité sans cesse. L'âme aigrie. Nulle ressource autour de moi. Un homme le plus ennuyeux du monde. Tout cela ensemble fait de moi une triste société pour vous lors que nous sommes ensemble, et une plus triste encore quand je ne suis réduite qu'à vous écrire. Le fait est donc que je vous suis à charge un peu, que pour vous comme pour moi vous seriez bien aise que je sois tirée de mes peines présentes, que vous me conseillez Baden comme un moyen possible, et que s'il ne réussit pas. Eh bien, vous n'avez plus mes plaintes à recueillir, mes inégalités à supporter. Voilà tout ce que deux mots de votre lettre ont fait naître en moi de réflexions et remarquez bien, je ne vous en veux pas, je trouve que vous avez raison un peu raison, pas tout à fait.

Je vaudrais mieux que vous ne croyez, mieux que je ne me montre mon cœur vous est bien attaché, mon esprit est bien soumis à votre esprit. Si je vous perds, il ne me reste rien vous avez encore pour vous les joies et les gloires de cette terre. Il n'y en a plus de possibles pour moi. Et vous qui me donnez la seule félicité que je puisse goûter ici bas, la parfaite intimité de pensées, de cœur, vous voulez m'exposer à la perdre ?

Si je vous ai dit une parole un mot qui vous semble dur, pardonnez le moi, vous m'avez déjà tant pardonné. Vous savez que je dis tout ce que j'ai sur le cœur, mais vous ne savez peut-être pas que je dis peut-être pire. Il y a aussi peu de coquetterie dans mon cœur que dans ma personne. Je suis sévère pour moi. Je m'amuse. Je me montre moins bien que je ne suis. Je vous aime plus que je ne vous le dis, je vous

excuse vous du fond de mon cœur. Je me rappelle avec une tendre reconnaissance votre inaltérable douceur, je reconnais avec humilité et repentir, une vivacité, les caprices de mon humeur ; je conçois que je vous ennue quelques fois, mais je ne concevrais pas que vous puissiez cesser de m'aimer. Et vous m'envoyez à Baden. Je suis interrompue sans cesse. Mon fils me parle ; je ne puis pas écrire, de suite, comme je voudrais. J'ai tant dans le cœur tant dans la tête. Je vous envoie ceci, sans presque savoir ce que je vous envoie. Dans les relations ordinaires de la vie, c'est mal, on a souvent tort de se laisser aller à son premier mouvement. Dans les relations qui existent entre nous c'est le premier mouvement qu'il faut suivre parce que rien ne doit rester caché. Adieu, adieu, vous verriez bien mal si vous ne voyez beaucoup beaucoup d'amour dans cette lettre. Adieu.

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 5 septembre 1838

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 126. Paris, Mercredi 5 septembre 1838, Dorothee de Lieven à François Guizot , 1838-09-05.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 02/12/2022 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1513>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 29/11/2022

---

126.  
39

Paris le 5 Septembre 1838.

373

Ji vms aucunement point de lettres aujour.  
d'hui et vms en avez au contraire une  
longue. par deux raisons: la première:  
que ji ne puis par suite tenir une  
peruette d'aller à Versailles. la seconde:  
parce que ji viens de recevoir de votre  
part.

Vous m'avez écrit à Baden très tristement.  
Vous oubliez tout. Vous oubliez donc que  
ji ne puis par voyage. qu'officiallement  
au moins cela est établi, que ji viens  
de Paris à mon frère. surtout  
le passé au cas l'air d'une comédie;  
ji faisais ce voyage. Vous oubliez si  
bon hon de France ji n'y retournerai pas.  
Vous savez cela parfaitement, vous  
en l'avez dit vous même en votre  
à vous m'avez écrit à Baden!

Vous êtes accablé de mes et vos vœux  
vous en débarrasser. Si le courage n'est pas  
si utile pour tout à fait. Si ce  
qui par tout est un si trouble et  
au commencement. Vous vous êtes mis  
sur mon caractère. Vous ne pouvez pas  
qui il est si mobile, et si vous y réfléchissez  
vous comprendrez, et il est si mobile? Le  
Jou de mon cœur est de la douleur, une  
douleur étouffée; une douleur qui est  
couvert par ~~un voile~~ par l'émotion,  
la joie, de vous avoir trouvé. Le premier  
de ces moments, le premier l'effort est  
sellement. Le second est, mais plus  
tranquille, parce qu'il est plus stable.  
il y a donc dans mon cœur une douleur  
et vous; ~~parce que je ne suis pas capable de~~  
~~de vous en parler, de vous en parler, de vous en parler.~~

~~Je n'ai pu que vous en dire ce que j'ai vu et ce que j'ai senti.~~  
~~Je n'ai pu que vous en dire ce que j'ai vu et ce que j'ai senti.~~  
Voilà la vérité, voilà ce  
que je veux que vous sachiez aujourd'hui  
si un rais ce peu peut le faire. Jusqu'à  
il ne me a été d'accuser d'erreur.

une situation d'après que si vous connais  
s'et occupé. Vous connaissez toutes  
les peines toutes les tracasseries qu'on  
me fait éprouver. il est impossible  
que mon homme ne s'en repente  
par. j'ai l'esprit agité sans cesse.  
l'âme agitée. nulle réponse au ton  
de moi. un homme le plus occupé  
du monde. tout cela ensemble fait  
de moi une triste société pour vous  
que vous connaissez ensemble, et sans  
plus être comme je voudrais en être

réduits qu'à votre loisir.

Le fait est donc, que je vous envoie à charge  
 un peu; que pour vous, comme pour moi.  
 Vous voyez bien ainsi que je vous tire de  
 mes peines précieuses; que vous me  
 conseillez l'Baden comme un moyen  
 possible; et puis il me rélève par...  
 et bien, vous n'avez plus mes plaintes  
 à remuer, mes inégalités à supporter.  
 Voilà tout ce que de ces lettres de votre  
 lettre ont fait naître en moi de réflexion.  
 et remarquez bien, si ce vous en vaud  
 pas, si trouvez que vous avez raison  
 un peu raison, par tout à fait. si  
 vous m'avez peu vous me croyez,  
 m'avez peu si ce me recontra. mon  
 cœur vous est bien attaché, mon esprit  
 est bien souvenu à votre respect. si si  
 vos pieds, il est un reste rien.



Mais ayez encore pour vous les joies  
 et les fleurs de cette terre. il n'y en  
 a plus de possible pour moi. et vous  
 qui me donnez la seule félicité possible  
 jointe ici bas, la parfaite intimité  
 de pensées, de forces, vous voulez m'empêcher  
 à la perdre?

Si je vous ai dit une parole ou mot  
 qui vous semble dret, pardonnez-le moi,  
 vous m'avez déjà tant pardonné! Vous  
 savez que je dis tout ce que j'ai sur le  
 cœur, mais vous en savez peut-être  
 par ce que je dis peut-être plus. il y a  
 sur moi peu de coquetterie dans mon cœur  
 que dans ma personne. je suis sûr  
 pour moi. je m'accuse. je me mérite  
 moins bien que je m'en suis. je vous aime  
 plus que je ne vous le dis. je vous aime  
 vous de fond de mon cœur. je me



rapelle avec une tendre reconnaissance  
votre inaltérable dévouement; je renoncerais  
avec humilité & respect à une vivante  
la caquerie de mon bonheur; je conçois  
que si vous essayez quelque fois,  
mais je ne pourrais pas que vous puissiez  
espérer d'en arriver. et vous en envoyez  
à Baden!

je me suis interrompu sans cesse. mon  
fil me parle; je ne puis parler  
droite, comme je voudrais. j'ai tout  
dans la main, tout dans la tête. je  
vous envoie un, sans persistance  
comme un envoi. dans les relations  
ordinaires de la vie civile, on  
~~sempre~~ <sup>l'habitude</sup> tout de se laisser aller à son  
premier mouvement. dans les relations  
qui se situent entre vous et le premier

uniquement si il faut accuser pour  
personne ne doit être caché. adieu,  
adieu, vous sery bien mal si vous  
en voyez beaucoup beaucoup d'années  
dans cette lettre. adieu. J.